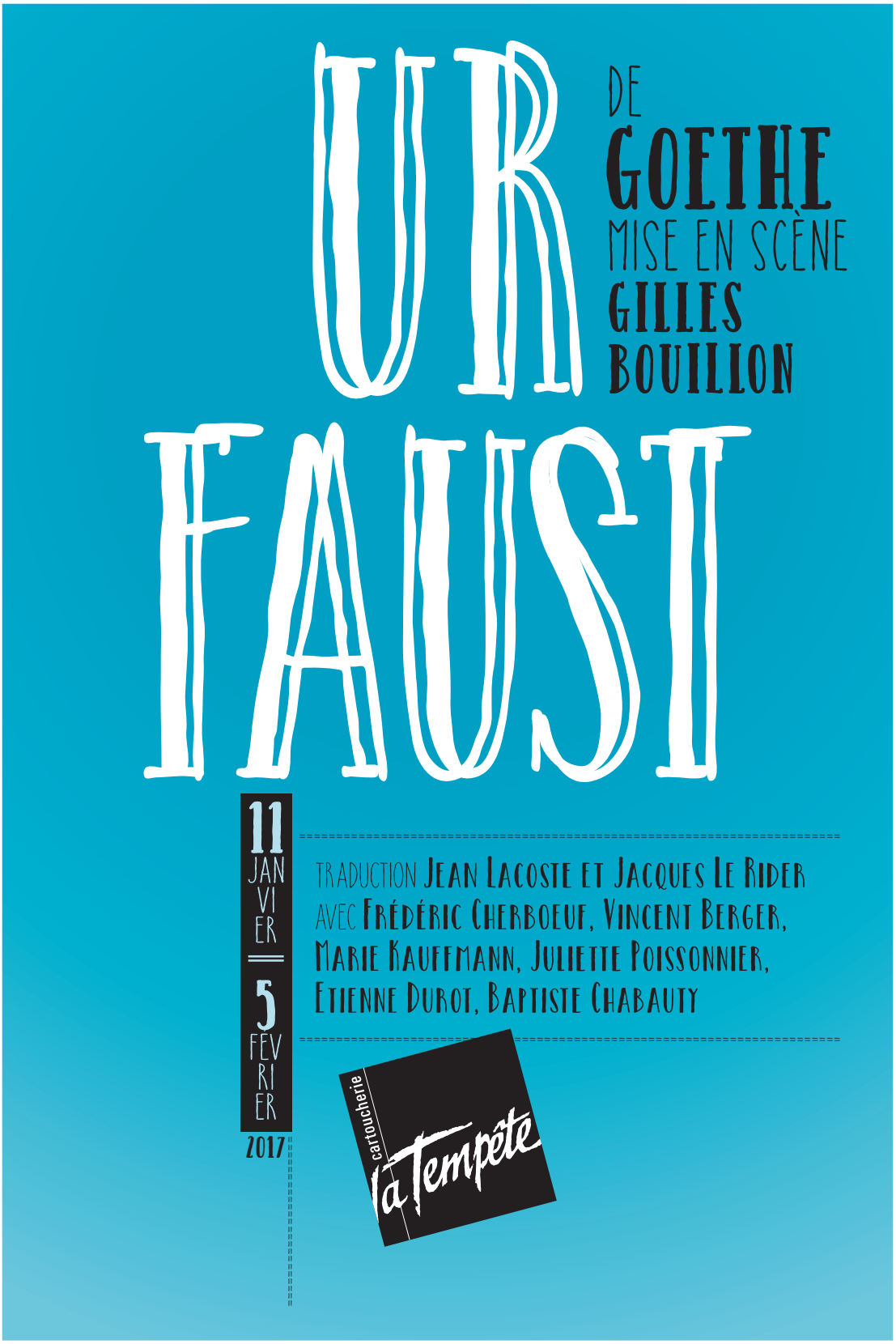


REVUE DE PRESSE

Contact presse : Francesca Magni // 06 12 57 18 64 francesca.magni@orange.fr

Liste presse *Urfaust*

10 janvier
Armelle Héliot / *Le Figaro, Le Figaroscope*

11 janvier
Véronique Hotte / *Othello blog*
Hadrien Volle / *Sceneweb.fr*, *Théâtral Magazine*, *Les Echos*
Alice Babin / *La Vie*
David Rofé-Sarfati / *Toutelaculture.com*
Marie-Claire Poirier / *Abrideabattue.com*
Alexis Campion / *Le Journal du dimanche*
Annick Drogou / *Spectacles Selection*
Laurent Schteiner / *Théâtres.com*
Alexandre Laurent */ IDFM*
Gérard Noël / *regart.org*
Jean-Pierre Leonardini / *L'Humanité*
Christine Friedel / *Théâtre du Blog*

Le 12 janvier
Gilles Costaz / *Politis*, *Webtheatre.com*, *Le masque et la plume*
Martien Piazzon / *Froggydelight.com*
Gilles Chauveau / *Charlie Hebdo* et *la revueduspectacle.com*
Sandra Jumel / *Vocable*
Agnès Santi / *La Terrasse*

Le 13 janvier
Pierre François / *France Catholique*
Micheline Rousselet / *La lettre du SNES*
Jean-Claude Raspiengeas / *La Croix*
François Hamel / *Culture-Tops.fr*

Le 14 janvier
Anna Pak / *Clara Magazine*
Jean Grapin / *La revue du spectacle.com*

Le 15 février
Amélie Meffre / *NVO*
David Verdier / *Wanderer.com*
Nicolas Ponse / *Femmes actuelles*
Sylviane Gresh / *Telerama*

Le 24 janvier
Olivier Frégaville / *Blog l'œil d'olivier*
Olivier Frégaville-Gratian d'Amore *Attitude-luxe.com*

Radios : Interview N. Holt par Alexandre Laurent, *IDFM* le 28 janvier à 12h
Radio classique : *Chronique d'Elodie Fondacci* diffusée le 12 janvier à 19h.

LE FIGARO SCOPE

PAR **ARMELLE HÉLIOT**
aheliot@lefigaro.fr

Le face-à-face de Méphisto (Vincent Berger, *à gauche*) et Faust (Frédéric Cherboeuf) dans l'*Urfaust* de Goethe.

FAUST, L'AUTRE BALADIN DU MONDE

GILLES BOUILLON MET EN SCÈNE « URFAUST », LE FAUST PREMIER, DATÉ DE 1775. UNE ŒUVRE TRADUITE PAR JEAN LACOSTE ET JACQUES LE RIDER, ET QUI SEMBLE PLUS VERTE, PLUS VIVE, PLUS PROCHE DE NOUS. LES COMÉDIENS RÉUNIS SONT TOUS SENSIBLES ET TOUCHANTS. ET GOETHE EST GRAND !

Avant *Faust*, il y avait déjà *Faust*. Avant *Faust*, il y avait des légendes, il y avait du théâtre de foire et des histoires sacrilèges dans lesquelles le diable prenait la parole... Avant *Faust*, œuvre à laquelle Goethe a consacré de longues années de travail, jusqu'à sa mort, en 1832, le poète avait écrit dès 1775 - il avait alors 25-26 ans - une version drue, composée en scènes tendues, en séquences rapides.

On sait qu'il en avait fait la lecture devant la cour, à son arrivée à Weimar. Une pièce inachevée qui avait fait forte impression et qui fut pieusement recopiée par Luise von Göchhausen.

On nomme cette version l'*Urfaust*, le *Faust* originaire. Une pièce inachevée, fragmentaire, elliptique. Elle possède une puissance, une verdeur qui fascinaient Brecht. Gilles Bouillon, qui la met en scène dans la traduction de Jean Lacoste et Jacques Le Rider, nous offre l'occasion d'en mesurer le charme.

Sur un sol de terre sombre et meuble, peu encombré, une scénographie sobre et efficace signée Nathalie Holt, avec des dégagements, des trappes qui ajoutent au mystère, dans les lumières de Marc Delamézière, *Urfaust* se présente un peu comme un roman initiatique en séquences rapides, incisives. Il y a dix-neuf séquences, des scènes, des tableaux un peu médiévaux et quelque chose d'une tension de roman noir. On peut se faire un cœur innocent : cette histoire finira mal, ce jeune homme va trop vite et veut tout affronter, mais finit par esquiver...

♥♥♥♥♡

URFAUST
LA TEMPÊTE
Route du Champ-de-Manœuvre (XIIe)
TÉL. :
01 43 28 36 36
HORAIRES :
20 h 30 mar.-sam., dim. 16h30
JUSQU'AU
5 fév.
PLACES :
de 12 à 20 €.

CHAÎNON MANQUANT. Ce jeune Faust est un baladin du monde occidental qui croise les êtres et les savoirs, mais ne s'attarde jamais. Il est trop pressé... Le metteur en scène voit d'ailleurs en lui le chaînon manquant entre l'errant romantique et le voyageur de Nietzsche. Aller son chemin, passer son chemin, rencontrer des épreuves...

Frédéric Cherboeuf, interprète de haute flamme, donne à Faust une fièvre famélique idéale. C'est un comédien au spectre très large, qui enchante dans le vaudeville et sait ici trouver la gravité angoissante du héros.

Face à lui, en Méphisto, le dense Vincent Berger est parfait, sensuel et retors ainsi qu'il le faut. Baptiste Chabauty, Wagner et Valentin, Étienne Durot, l'étudiant, entre autres personnages, sont parfaits, comme l'est la fine Juliette Poissonnier, Marthe.

Jeune et tendre Marguerite, Marie Kauffmann, magnifique comédienne, inspire quelque chose de sauvage, d'indomptable. Son timbre de voix est très beau. Elle est une Marguerite sombre et lumineuse, rétive et mise à mal, qui apporte une note très forte à ce travail rare.

C'est vraiment une chance d'entendre ce grand texte qui emprunte à un fonds très ancien et qui, malgré les manques, les lacunes, les raccourcis, nous semble d'une clarté certaine. Il y a, dans la précipitation même du héros, un mouvement tragique qui convient mieux au tempérament d'un spectateur d'aujourd'hui. Le *Faust* primitif est plus moderne, d'une certaine façon. ▮

FRANÇOIS BERTHON

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Lundi 23 janvier 2017 – N° 22099

LA CHRONIQUE THÉÂTRE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Faust esquissé dans sa prime jeunesse

Gilles Bouillon s'est attaqué à *l'Urfaust* (1) – ou Faust originaire (1775) –, écrit à 24 ans par un Goethe rebelle aux préjugés de son temps, membre actif du mouvement Sturm und Drang (tempête et passion) qui changea radicalement la donne de la littérature d'Allemagne et au-delà. Faust l'accompagna jusqu'à sa mort en grande pompe, en 1832. S'il ne cessa de conduire au sommet de la pensée active son magistral poème dramatique, il avait renoncé à ce texte de jeunesse dont on ne retrouva une copie qu'en 1887. *L'Urfaust*, qu'on découvre aujourd'hui dans une traduction de haute tenue due à Jean Lacoste et Jacques Le Rider, frappe d'emblée par l'élan d'*« une ingénuité poussée jusqu'au génie »*, comme dit Thomas Mann. Voilà une fable en dix-neuf tableaux, procédant par éclats, prélude à cette écriture du fragment, laquelle, du *Woyzeck* de Büchner jusqu'à Brecht et Heiner Müller, inaugure un pan de la dramaturgie moderne. Il y a du Shakespeare là-dedans, en même temps que n'est pas oubliée la matrice du mythe, né sur les tréteaux du théâtre de marionnettes.

Théâtre d'apprentissage, dans tous les sens du mot, dans une prose âpre, sans merci.

Travail théâtral exemplaire, la réalisation de Gilles Bouillon épouse à la perfection le caractère de bouillant primesaut de cette fable noire où l'on voit Faust encore jeune, las d'avoir déjà lu tous les livres et cornaqué par un Méphisto sarcastique, partir à la découverte sensuelle du monde. L'amour pour l'innocente Marguerite l'éblouit, avant l'horreur de l'infanticide, comme découpé dans le journal… Ce théâtre d'apprentissage, dans tous les sens du mot, dans une prose âpre, sans merci, Gilles Bouillon le mène à son comble esthétique de rigueur dans un genre d'arène (scénographie de Nathalie Holt), sous des lumières (Marc Delamézière) d'entre chien et loup, avec une phalange de comédiens – chacun à son poste – résolument convaincants. Au Faust de Frédéric Cherboeuf, au dire précis, à l'errance mélancolique, s'oppose spirituellement le Méphisto de Vincent Berger, bondissant acrobate trompeur, tandis que Marie Kauffmann drape Marguerite de dignité douce et d'aura virginale avant la chute dans le pathétique de la femme bafouée cuvant son péché. Juliette Poissonnier, Baptiste Chabauty et Étienne Durot, non de simples comparses, dessinent en relief plusieurs personnages populaires. Une vidéo discrète (Arthur Colignon) esquisse subtilement l'apparition du barbet, ce chien courant apportant dans sa gueule le pouvoir de séduire tant désiré par Faust. •

(1) Jusqu'au 5 février dans la salle Copi du Théâtre de la Tempête. Le texte est publié par les éditions Bartillat.

"LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION" PASOLINI

La Terrasse

LE JOURNAL DE RÉFÉRENCE
DU SPECTACLE VIVANT
THÉÂTRE, DANSE, MUSIQUES

Théâtre de la Tempête / de Goethe / traduction Jean Lacoste et Jacques Le Rider / mes Gilles Bouillon

THÉÂTRE - CRITIQUE

URFAUST

Publié le 13 janvier 2017 - N° 250

Avec des comédiens brillants et touchants, Gilles Bouillon et son équipe proposent une excellente mise en scène de la première mouture de *Faust* écrite par le jeune Goethe (1749-1832). Un théâtre populaire, intense et captivant.

C'est la première mouture de l'œuvre de toute une vie par un auteur majeur. Une esquisse que Bertolt Brecht qualifie de « chef-d'œuvre admirable » et de « coup de maître » dans ses Ecrits sur le théâtre ! Gilles Bouillon et son équipe ont eu l'heureuse idée de faire découvrir Urfaust, un Faust originel, œuvre de jeunesse inachevée, miraculeusement retrouvée en 1887, qui sera suivie des deux œuvres de 1808 puis 1832.

Remarquablement mise en scène et interprétée, la pièce éclaire l'expérience de Faust de façon intemporelle, et vraiment poignante. Débarrassée de tout folklore, de prégnance surnaturelle et fantastique, ce Urfaust déploie toute sa complexe humanité, toute sa tragique cruauté, et ravive aussi une dimension de théâtre populaire, avec des scènes bouffonnes et impertinentes dans une veine shakespearienne. Dans le premier tableau, Faust, avide de connaissance, se désole et se tourmente : ni les mots ni la science ne lui apprennent ce qu'est le monde. Les livres éparpillés sur le sol, le bric-à-brac du savant, l'esprit stérile du passé… Tout disparaît pour laisser place à la connaissance du cœur, aux mouvements de la vie et aux turbulences du vaste monde ! Tabula rasa. C'est l'expérience concrète de l'amour qui désormais a la main et guide l'action des hommes. Sturm und Drang. Tempête et passion. Le ciel est nu, sombre, agité. En proie aux caprices des désirs, privé des Lumières de la raison, orphelin de la consolation de Dieu – question néanmoins plus ouverte que celle de l'Eglise chrétienne, qui « a dévoré des pays entiers sans jamais cependant souffrir d'indigestion »… -, l'homme est livré à la solitude, dans une société rigide prompte à condamner quiconque s'écarte du droit chemin.

Magie du théâtre

La passion consume les êtres, et anéantit Marguerite. Tout commence dans une légèreté assumée, Faust demande à Méphisto, sorte d'alter ego bouillonnant et fringant, chien noir déguisé en humain, de l'aider à séduire la belle Marguerite, jeune fille simple et innocente. Au fur et à mesure que l'intrigue avance, les jeux de surplomb et de manipulation s'estompent, la focale se concentre sur le drame humain, dans une arène crépusculaire et close sans échappatoire. La scénographie de Nathalie Holt, les lumières de Marc Delamézière et la partition sonore d'Alain Bruel conjuguent leurs effets et rehaussent la fable, sans aucune esbroufe, au fil de tableaux nets, fluides, d'une grande beauté. Plus que tout, c'est la direction d'acteurs et le jeu profondément touchant des comédiens qui rendent justice à ce texte fort, qui n'a rien perdu de sa portée. Frédéric Cherboeuf (Faust), Marie Kauffmann (Marguerite), Vincent Berger (Méphisto), Juliette Poissonnier (Marthe), Etienne Durot et Baptiste Chabauty sont en tous points remarquables. Lorsqu'autant de talents le servent, c'est le pouvoir magique du théâtre de se faire révélateur, en donnant ainsi vie et corps aux mots !

Agnès Santi

LA CROIX

Faust avant Faust *Urfaust*, de Goethe, mise en scène de Gilles Bouillon.

Il l'a tellement travaillé, sculpté, repris que revenir à la première version de Faust, élaborée quand Goethe avait 25 ans est, déjà, en soi une excellente idée. La matrice de l'œuvre à venir date de 1775. Le manuscrit d'*Urfaust (ou Faust originaire*) en fut perdu, puis retrouvé un siècle plus tard en 1887, après avoir été lu par son auteur à la cour de l'empereur où cette soirée marqua fort les esprits. Inspiré par la littérature populaire allemande et le théâtre de foire, cette pièce de jeunesse, inachevée, convoque le diable pour mettre à l'épreuve Faust, un jeune professeur. Elle se présente comme une série de dix-neuf séquences que le metteur en scène Gilles Bouillon décline à la manière des mystères médiévaux.

Dans l'enceinte crépusculaire du Théâtre de la Tempête, à la Cartoucherie, ce face-à-face avec sa conscience conduit Faust à se jeter dans le feu d'une passion à laquelle, au fond de lui, il ne croit pas et qui va déraper vers le drame, l'obligeant à chercher ce qui l'a conduit à cette tragique impasse.

Méphisto rôde, revient à la charge, pour inciter cette âme errante à suivre ses chemins de perdition. Dans ce face-à-face de faux-fuyants, l'affrontement est porté par deux excellents acteurs : Frédéric Cherboeuf, en Faust tourmenté, et Vincent Berger, en Méphisto détaché de toute considération morale qui le renvoie sans cesse sur le seuil de l'abîme, l'entraîne à opter pour les chemins de la damnation, semant drame et malheur autour de lui. La mise en scène tendue, inventive, de Gilles Bouillon, traversée par Marguerite (touchante Marie Kauffmann), une ardente piégée par ses sentiments, aligne une succession de tableaux qui glissent du clair-obscur des grandes résolutions à la noirceur du tragique sans espoir.

Jean-Claude Raspiengeas, le 27/01/2017

WebThéâtre
Théâtre, Opéra, Musique et Danse

Critiques / Théâtre

Urfaust de Goethe

par Gilles Costaz

L'amour attisé par le diable

© P Berthon

Créé à la Scène nationale d'Angoulême, l'*Urfaust* de la compagnie Gilles Bouillon arrive à la Tempête, à Paris. Satan est-il là, parmi nous, avec son pacte monstrueux ? Pas tout à fait, car il s'agit de la première version, que Goethe écrivit à l'âge de 26 ans et qui a été retrouvée par miracle longtemps après la mort de l'écrivain, grâce à une copie faite par une admiratrice. C'est l'histoire toute simple d'une jeune fille séduite par un jeune homme appelé Faust. Méphisto est là, derrière, à côté d'eux, et manœuvre. La jeune Marguerite se retrouve enceinte. La tragédie est inévitable. Elle devra tuer son enfant…

L'œuvre est, dans son écriture, plus populaire que philosophique. Goethe se soucie de Dieu et du diable, mais il est dans le plaisir noir du conte. Il s'adresse aux gens humbles en même temps qu'aux érudits. Gilles Bouillon a pris le parti du livre d'images. Nathalie Holt a conçu un très beau décor à transformations. L'action se passe sur un sol de terre, cerné par une muraille et un balcon circulaire où les personnages peuvent surgir et exister sur un deuxième plan. Des éléments picturaux, esthétiques interviennent régulièrement, portés par les acteurs. Ainsi de grandes fleurs – des marguerites évidemment – se dressent tout à coup sur la scène. Le conte a ainsi sa joliesse, mais aussi sa totale gravité. Frédéric Cherboeuf est un Faust très intériorisé, d'une sombre douceur, fort subtil dans les contradictions du personnage. En Marguerite drapée dans une robe immaculée, Marie Kauffmann est une révélation pour qui ne connaîtrait pas cette jeune comédienne : elle a une présence profonde et sensible. Vincent Berger compose un Méphisto très savoureux, allègre, impétueux mais troublé par sa propre férocité. Juliette Poissonnier, qui interprète la mère de Marguerite, est très juste dans le registre populaire. Baptiste Chabauty et Etienne Durot se démultiplient avec malice. Ce Goethe mineur trouve, dans cette mise en lumière, des clartés majeures.

LA CROIX
samedietdimanche
Samedi 28, dimanche 29 janvier 2107 – N° 40709

passion(s)
Jean-Claude Raspiengeas

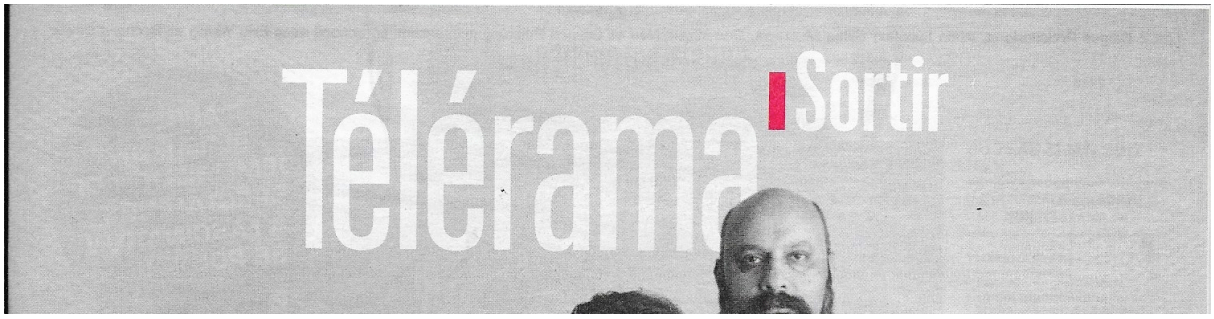
Faust avant Faust

Il l'a tellement travaillé, sculpté, repris que revenir à la première version de *Faust*, élaborée quand Goethe avait 25 ans est, déjà, en soi une excellente idée. La matrice de l'œuvre à venir date de 1775. Le manuscrit d'*Urfaust* (ou *Faust originaire*) en fut perdu, puis retrouvé un siècle plus tard en 1887, après avoir été lu par son auteur à la cour de l'empereur où cette soirée marqua fort les esprits. Inspiré par la littérature populaire allemande et le théâtre de foire, cette pièce de jeunesse, inachevée, convoque le diable pour mettre à l'épreuve Faust, un jeune professeur. Elle se présente comme une série de dix-neuf séquences que le metteur en scène Gilles Bouillon décline à la manière des mystères médiévaux.

Dans l'enceinte crépusculaire du Théâtre de la Tempête, à la Cartoucherie, ce face-à-face avec sa conscience conduit Faust à se jeter dans le feu d'une passion à laquelle, au fond de lui, il ne croit pas et qui va déraper vers le drame, l'obligeant à chercher ce qui l'a conduit à cette tragique impasse.

Méphisto rôde, revient à la charge, pour inciter cette âme errante à suivre ses chemins de perdition. Dans ce face-à-face de faux-fuyants, l'affrontement est porté par deux excellents acteurs : Frédéric Cherboeuf, en Faust tourmenté, et Vincent Berger, en Méphisto détaché de toute considération morale qui le renvoie sans cesse sur le seuil de l'abîme, l'entraîne à opter pour les chemins de la damnation, semant drame et malheur autour de lui. La mise en scène tendue, inventive, de Gilles Bouillon, traversée par Marguerite (touchante Marie Kauffmann), une ardente piégée par ses sentiments, aligne une succession de tableaux qui glissent du clair-obscur des grandes résolutions à la noirceur du tragique sans espoir.

Urfaust, *de Goethe, mise en scène de Gilles Bouillon. Théâtre de la Tempête, jusqu'au 5 février. Rens. : 01.43.28.36.36 et www.la-tempête.fr.*



Supplément à Télérame N° 3498 – 25 janvier au 31 janvier

Urfaust Jusqu'au 5 fév., au Théâtre de la Tempête.

Urfaust

De Goethe, mise en scène de Gilles Bouillon. Durée: 1h50. Jusqu'au 5 fév., 20h30 (du mar. au sam.), 16h30 (dim.), Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 12e, 01 43 28 36 36. (12-20€).

TT L'*Urfaust* (1775), écrit par un très jeune homme, est la matrice de l'œuvre que Goethe reprendra pour l'approfondir toute sa vie. Constituée de fragments, cette pièce primitive, sauvage, se révèle très moderne. Faust, un savant, a étudié toute son existence, mais ne connaît rien à la vraie vie, celle du cœur et du corps. Il va rencontrer Marguerite, l'innocente, exécutée pour infanticide. Là, seulement, Faust atteindra à l'humanité. La scénographie de Nathalie Holt : du sable noir parsemé de crânes, des ouvertures comme des boîtes dans les murs, donne bien cette idée d'archéologie de l'œuvre. Méphisto n'est pas le diable ; Faust ne vend pas son âme. La pièce est plus proche du théâtre forain. Si Frédéric Cherbœuf fait un très bon Faust et Marie Kauffmann, une Marguerite émouvante, les autres comédiens sont agaçants à force de crier.

Sylviane Bernard-Gresh

N° 3726 – 26 janvier 2017

Urfaust

THÉÂTRE La mise en scène de Gilles Bouillon est sombre. Scène couverte de sable noir, murs obscurs : même lorsqu'il fait jour, la lumière résiste. Goethe a écrit à 26 ans cette version la plus ancienne de son premier Faust. « *Nous ne pouvons rien savoir* », s'écrie le jeune homme (Frédéric Cherbœuf). Emprisonné dans ses théories, avide de liberté et assoiffé d'émotions, ce Faust qui séduit Marguerite nous parle toujours autant. La jeune fille se retrouve enceinte, et Méphisto, tout près d'eux, orchestrera la chute. Ici, la langue de Goethe est si bien saisie et digérée qu'elle nous frappe et nous embrasse tout du long. La pièce va et vient entre le ciel et la terre, et l'on ne sait jamais dans quelle sphère nous sommes ; le diable, brillamment interprété par Vincent Berger, est d'ailleurs le personnage le plus humain de tous. Enchaînés par leurs espoirs et leurs illusions, les acteurs nous emportent dans un drame amoureux prodigieux, que l'on aimerait pouvoir faire durer. **ALICE BABIN**

Jusqu'au 5 février, au théâtre de la Tempête, Paris XIIe. Tél. : 01 43 28 36 36 ou www.la-tempete.fr

TouteLaCulture.com

THÉÂTRE

« URFAUST » DE GOETHE MISE EN SCÈNE GILLES BOUILLON À LA TEMPÊTE

Gilles Bouillon, volontaire, s'est saisi du texte du jeune Goethe. Il nous propose une pièce contemporaine à la mise en scène académique où est laissée la part belle au jeu des acteurs à la mode de l'école de Claude Regy. La scénographie efficace cependant que convenue est l'occasion de redécouvrir Frédéric Cherboeuf (Faust) et Vincent Berger (Méphisto) et de se rappeler combien Juliette Poissonnier est épatante.

Le texte de jeunesse de Goethe, esquisse miraculeusement conservée de son Faust se présente à nous comme le tout premier roman du Sturm und Drang, l'embryon du romantisme allemand. Mais tout est déjà là dans ce texte fort, la nostalgie mélancolique et religieuse, l'attrait du fantastique, les pactes avec le diable, la folie, les fantômes, la culpabilité et la mort fascinante.

Tout est là mais plus nuancé, moins radical et avec une couleur humoristique inattendue. Oeuvre de jeunesse l'abus de nuances rend la partition bavarde. Le texte de Goethe est laborieux lorsqu'il cherche à décrire avec détails les sentiments amoureux et la suite de 19 tableaux oblige à des scansions qui souvent empêchent les dialectiques de s'installer.

Il n'empêche. Frederic Cherboeuf est un plaisir à écouter. Vincent Berger interprète un Méphisto cherchant à être un Sganarelle, donnant ainsi au personnage une bouffonnerie nouvelle.Et Juliette Poisonnier traverse la pièce par son talent et sa force poétique et comique.

Nous pensions assister à un drame, nous en sommes quittes pour une tragi-comédie de jeunesse, sans doute un peu trop longue.

Crédits Photos © Antonia Bozzi

David Rofé Sarfati

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

THÉÂTRE

"Urfaust", mise en couple instable et dynamique s'arrêtant au point de brisure où l'a laissé Goethe

"Urfaust", Théâtre de la Tempête, Paris

Point de pacte avec le diable, ni de cavalcade à travers le monde dans cette première version de Faust que Goethe écrit dans sa jeunesse. Dans ce Faust originel, ce Faust primitif pris à la source médiéval (ce "Ur Faust "en allemand), l'auteur met en place un dialogue érudit et plutôt condensé par personnages interposés.

© Antonia Bozzi.

Dans ce Faust il est question de l'État de la Connaissance, Connaissance de la Nature et de la Culture, du Savoir et du Savoir-faire, des sentiments et des sensations, du sentiment de la Justice face à son rendu et sa coutume.

Un personnage opportuniste, un certain Méphistophélès, avive avec entrain les points de vue. Faust y est un célèbre professeur qui sait tout sur tout y compris la jurisprudence. S'il a l'emprise sur ses élèves par son titre et sa prestance il regrette amèrement de n'avoir pas la connaissance des choses, leur goût et leur saveur. Son premier désir est dévastateur.

Marguerite, une jeune fille chaste et pieuse qu'il désire, subira les pires tourments avant de succomber dans la honte et la folie. Avatar tardif de Don Juan, Faust est l'histoire d'un homme possédé du diable, du démon de midi, rêve de découvrir le monde, connaît ses premiers revers et évite ses premiers remords.

Goethe laisse la pièce inachevée avant de la reprendre quelques décennies plus tard.

Gilles Bouillon présente le "Ur Faust" sobrement. Dans une forme d'arène neutre et grise et poussiéreuse, avec juste ce qu'il faut de fantasmagorie et de gaîté théâtrale pour que les scènes par leur juxtaposition entrent en fusion les unes avec les autres ; et que le jeu, comme en une série de passes exigeantes, se condense et s'inverse. Les sentiments de Faust et Marguerite s'entrecroisent. De la raison à la déraison avec, en bascule, allant de l'un à l'autre, semant la zizanie ou la séduction, élégant ou bancal, faisant le lien, un "formidiable" Méphistophélès, véritable double inverse du professeur.

Cette hyper théâtralité très étudiée, jamais caricaturale, est pain bénit pour les rôles secondaires qui peuvent par cette entremise exprimer une jovialité propre au fabliau primitif. Au sens mécanique, le spectateur assiste à une mise en couple par définition instable et dynamique qui s'arrête brutalement au point de brisure où l'a laissé Goethe. Le spectateur qui a suivi avec intensité l'histoire en est tout décontenancé avant d'applaudir la performance.

© Antonia Bozzi.

Jean Grapin

Théâtre : « Urfaust » au théâtre de la Tempête !

Urfaust, actuellement joué au théâtre de la Tempête constitue l'une des œuvres de jeunesse de Goethe. Une œuvre épurée qui se rapproche au plus près de l'émotion et dépouillée du cadre convenu de la version classique connue. Cette œuvre originale propose un rendu davantage intense et proche de notre sensibilité ! **Un très beau travail !**

Gilles Bouillon nous a offert un spectacle où le thème même de Faust va à l'essentiel. Tout est fluide dans cette fable où Faust, savant assoiffé de connaissances veut encore davantage. Il désire vivre, ressentir des émotions. Sa rencontre avec Méphisto semble logique. Ce dernier lui propose alors une quête avec pour point de mire Marguerite, une jeune femme pure qui rêve au grand amour.

La scénographie en demi-cercle de Gilles Bouillon réserve au public un certain nombre de surprises qui se prêtent bien au propos de la pièce. Ce spectacle représente bien une « esquisse » selon Gilles Bouillon où le fantastique se trouve quelque peu escamoté. Mais la truculence de cette œuvre revient à Méphisto qui s'amuse et nous amuse tout au long de cette pièce. Il faudra attendre la fin du spectacle où Faust et Marguerite basculeront dans un abime qui les avalera.

Interpréter une pièce de Goethe constitue toujours un défi que ces comédiens ont remporté avec succès.

Ce spectacle réussi souligne d'autant le génie de Goethe et le talent de Gilles Bouillon !

Laurent Schteiner

WebThéâtre
Théâtre, Opéra, Musique et Danse

Actualités / Actu

Gilles Bouillon, de l'institution à l'improvisation

par Gilles Costaz

Entretien avec un metteur en scène privé de son théâtre et rendu à la vie indépendante

Fin 2013, Gilles Bouillon n'était pas reconduit à la tête du Centre dramatique régional de Tours, l'Olympia. L'Etat a nommé à sa place Jacques Vincey. Gilles Bouillon est un metteur dont nous avons toujours beaucoup aimé les mises en scène : *Le Songe d'une nuit d'été, Cyrano de Bergerac, Un chapeau de paille d'Italie*, des textes de Koltès, de Melquiot… Alors que son dernier spectacle, *Urfaust* de Goethe, se donne à la Tempête (voir notre critique), nous lui avons demandé comment on passe d'un travail de territoire à une indépendance inattendue.

Vous aviez effectué un long travail, une grande collaboration avec le public de Tours. Comment s'est passée votre non-reconduction à la direction du Centre dramatique ?
Le 31 décembre 2013, je laissais les clefs du théâtre. C'était dur, parce que je n'ai pas été de passage à Tours comme les artistes qui ont eu des responsabilités au temps de la mairie de Jean Royer, comme André Cellier ou Guy Suarès. J'ai dirigé le théâtre de 1990 à 2013, et j'ai œuvré pour la nouvelle salle que l'on a pu ouvrir en 2009. J'ai fait partie des directeurs qu'Aurélie Filipetti n'a pas reconduits : Daniel Benoin, Didier Bezace… C'est bien, cela a le mérite de la clarté, que le ministère ait décidé récemment qu'un directeur ne doit pas dépasser

dix ans de présence. Mais je n'ai pu utiliser pleinement l'outil que j'avais contribué à créer. Je faisais parallèlement des mises en scène à l'opéra de Tours. Tout s'est arrêté. Le maire de Tours, Jean Germain, avait le projet de créer un nouveau théâtre et de me le confier.
Il était à gauche, il a été battu par la droite. Il s'est suicidé…

Comment réagissent les gens de la profession ?

Il y a ceux qui ne vous appellent plus. Mais beaucoup vous tendent la main. Je pense à Philippe Adrien à la Tempête, à Daniel Benoin à présent à Antibes, à Gérard Lefèvre à Angoulême… J'ai pu monter *La Cerisaie* grâce à la compagnie du Passage, en Suisse. Et, à Paris, Delphine Eliet, qui dirige l'Ecole du jeu, m'a demandé d'être professeur dans son établissement ; je suis chargé de l'option concours. J'aime beaucoup enseigner notre métier. J'ai recréé ma compagnie Gilles Bouillon et, comme le veulent les usages adoptés par le ministère de la Culture, les directeurs non-reconduits ont droit à un conventionnement de 150 000 euros par an pendant trois ans. Cela permet de chercher des coproducteurs. Il faut donc obtenir l'aide des directeurs de structures. J'ai fait tourner *Dom Juan* et j'ai participé au Festival des caves, à Besançon, avec *Moby Dick* d'après Melville et *Tristesse de la terre* d'E. Vuillard.

Comment en êtes-vous venu à monter Urfaust de Goethe ?

Peut-être parce que j'ai eu mon bac en faisant un bon devoir sur *Faust* ! Non, en réalité. *Faust* est un chef-d'œuvre mais c'est énorme, avec sans doute trop de surnaturel pour moi. Mon dramaturge, Bernard Pico, m'encourageait à monter *Faust* quand nous sommes tombés sur *Urfaust*, la première version, écrite par Goethe à 26 ans. Nous avons découvert la nouvelle traduction par Jean Lacoste et Jacques Le Rider. Ce fut un coup de foudre. C'est un texte populaire et profond. Cet homme accolé à sa part maudite, c'est nous tous, avec notre démon intérieur. Tout s'est monté très vite, avec Nathalie Holt, pour la scénographie, et les acteurs, Frédéric Cherboeuf, Vincent Berger, Marie Kauffmann, Juliette Poissonnier, Etienne Durot et Baptiste Chabauty.

Vous êtes un ancien sportif. Vous étiez un champion d'athlétisme. Vous étiez redoutable sur le 800 et le 1500 mètres. Y a-t-il une continuité entre le sport et le théâtre ?

Il y a beaucoup d'éléments communs : l'engagement, les placements sur le terrain, l'effort… Au théâtre, les gens se cachent pour lire *L'Equipe*, mais ils s'intéressent au sport. Quand j'ai commencé, c'était la honte de faire du sport et du théâtre. Aujourd'hui, on est moins honteux !

Vos projets ?

Je vais monter *Des couteaux dans les poules* de David Harrower. J'aimerais mettre en scène *La Mort de Danton* de Büchner, en intégrant des éléments de *14 juillet* d'Eric Vuillard : Büchner, c'était quand même un auteur qui écrivait directement sur l'actualité ! Ne plus diriger un Centre dramatique, c'est difficile mais c'est une forme de liberté.

SPECTACLES SELECTION
LA LETTRE DES AMATEURS D'ARTS ET DE SPECTACLES

UR FAUST. Texte de Goethe. Mise en scène Gilles Bouillon avec Vincent Berger, Baptiste Chabauty, Frédéric Cherboeuf, Etienne Durot, Marie Kauffmann, Juliette Poissonnier.

Un hémicycle sablonneux, des piles de livres à moitié enfouis, un pupitre et un tableau couvert d'équations, crânes et squelettes. Dans cet antre, Faust vitupère contre les faux savoirs qui ont hanté sa vie. Arrive le jeune disciple avide de toute cette science fallacieuse, Faust s'échappe. Comme émanant d'un tableau en hauteur, un docte universitaire emperruqué offre l'illustration caricaturale de ces sarcasmes, en relais inversé. Quand Méphisto survient, ricanant et contrefait, pour lui offrir ses services, Faust s'engouffre dans la béance d'une vie à découvrir, fraîcheur de la chair juvénile, émoi de la passion jusqu'alors méconnue. La blanche Marguerite en fera les frais jusqu'à sombrer dans l'infanticide et la folie.

La mise en scène joue sur les différents plans et les mouvements verticaux et horizontaux, avec en surplomb les spectateurs alternés de cette farce sinistre, où l'innocence souillée ne peut que ramper et se tordre de souffrance. Les loups inquiétants rôdent, le linge sèche, les fleurs jaillissent dans le jardin des rendez-vous galants, on effeuille la marguerite, au propre comme au figuré. Méphisto, en double inversé et servile de son maître d'un moment, claudique et grimace, tandis que Faust, malhabile et brutal, exprime l'impatience d'un amour timide et nouveau. Egoïste et aveugle surtout.

La noirceur est omniprésente, même lorsqu'elle est zébrée des rires de poivrots de taverne, même lorsque la concupiscence émerveillée des femmes leur fait entrevoir un allègement de leur misère quotidienne. Même et surtout lorsque la passion réunit les amants ou que Marguerite, blanche et échevelée, duplique son image dans le grand miroir incliné. Sur ce camaïeu de blanc, gris et noir, le cramoisi de la toge doctorale et le revers entrevu de l'habit diabolique apportent leur fulgurance sardonique.

Passent le cortège funèbre et les cocasseries de Méphisto, seul veille dans son coin le crâne des vanités. *Memento mori. A.D. Cartoucherie-Théâtre de la Tempête 12e.*

Annick Drogou

URFAUST
Théâtre de la Tempête (*Paris*) *janvier 2017*

Drame de Johann Wolfgang von Goethe, mise en scène de Gilles Bouillon, avec Frédéric Cherboeuf, Vincent Berger, Marie Kauffmann, Juliette Poissonnier, Etienne Durot et Baptiste Chabauty.

Révélé plus d'un siècle après son écriture suite à une découverte inopinée, "***Urfaust***" constitue une version primitive de l'oeuvre princeps de **Goethe** qui édifie le mythe de Faust dans laquelle il suffit au Diable, hors de tout contrat, d'exacerber les passions humaines.

Faust, savant et professeur, connaît les misères du savoir et de la science qui, conjuguées à l'absence de crainte de Dieu comme du Diable, ont asséchées son coeur de toute joie jusqu'au jour où, découvrant le grimoire de Nostradamus, il se tourne vers l'alchimie pour étancher la soif de son l'âme et tester la puissance de l'esprit.

L'esprit convoqué se manifeste comme un double ingénieux et facétieux, qui s'avère la manifestation d'une puissance supérieure et maléfique, celle du Diable travesti insufflant maints conseils avisées pour obtenir les faveurs de la belle, pure et innocente Marguerite.

Faust n'est pas un Dom Juan impénitent mais un homme instrumentalisé par le Mal, tout comme Marguerite n'est pas une paysanne frustre et inculte simplement éblouie par la figure et les cadeaux de l'intellectuel mais une jeune fille disposant d'un peu d'instruction et de bien embrasée par une ardente et violente attraction sensuelle et sexuelle pour l'homme.

Inspiré d'une légende populaire, l'intrigue, simple et naïve pour certains, le drame de la jeune fille séduite et abandonnée sauvée par son repentir, et révélant des influences tant shakespearienne que moliéresque par l'insertion de scènes bouffonnes, l'opus se présente comme un poème dramatique dans lequel les tourments de l'âme sont portés par la beauté de la langue du 18ème siècle restituée par la traduction de **Jean Lacoste** et **Jacques Le Rider**.

Gilles Bouillon le porte sur scène dans une superbe scénographie toute en épure de **Nathalie Holt**, un espace crépusculaire aux cimaises noires et sol de sable gris, qui, soutenue par les lumières de **Marc Delamézière** et les brefs inserts musicaux de **Alain Bruel**, parvient à négocier la réalité prosaique comme le fantastique notamment, avec les fugitives apparitions de symboles démoniaques, la vapeur (de soufre) et les chiens du diable, dans l'antre de Faust aux prises avec ses chimères.

La direction d'acteur est rigoureuse pour soutenir un jeu moderne et sobre qui évite les écueils de la truculence comme du mélodrame et combiner les registres du tragique et du cocasse. Dans ce dernier, **Baptiste Chabauty**, **Etienne Durot** et **Juliette Poissonnier**, en charge de plusiers rôles, officient dans la juste mesure.

Un excellent trio incarnent les principaux protagonistes. **Vincent Berger** compose efficacement l'ambiguïté de Méphisto. L'éloquence sensible de **Frédéric Cherboeuf** se déploie subtilement dans la partition de Faust et **Marie Kauffmann**, possède la fraîcheur palpitante pour camper une brune, charnelle et fiévreuse Marguerite et, en duo, délivrent des scènes d'amour d'une incandescente intensité dramatique.

Urfaust de Goethe

Alors que ***Vie et mort de H*** est joué salle Serreau c'est ***Urfaust de Goethe*** qui démarre à **la Tempête**, dans la (petite) salle Copi. La scénographie complexe mais efficace de **Stéphanie Holt** (avec qui le metteur en scène travaille depuis de longues années) a du être légèrement adaptée depuis la création, en décembre dernier, sur la scène nationale du Théâtre d'Angoulême.

Le plateau est recouvert de sable, ce qui a pour effet d'assourdir les sons et d'influencer les déplacements des comédiens. Nous pouvons aussi bien nous sentir dans une grotte qu'en pleine campagne, dans un cachot ou en bord de mer, en tout cas dans un endroit inhabituel.

Tout, d'ailleurs, est pensé pour surprendre. Aussi bien la coursive qui permet au diable de dominer les humains que les marionnettes géantes et même les accessoires comme ces marguerites géantes. Avec quelques effets spéciaux (l'incendie par exemple) fort réussis.

Je ne vais pas vous asséner une leçon de lettres classiques en décortiquant, dans cette œuvre "originelle," écrite en 1775 et retrouvée à la fin du XIX°, les germes des futurs ***Faust***, (il y en aura trois) que Goethe écrira postérieurement. Ni dénoncer ce qu'elle a de maladroit ou d'imparfait. Ou me plaindre de ne pas trouver d'unité de temps ou de lieu (et pour cause, il n'y en a pas, comme dans une pièce shakespearienne). Ce n'est pas ce qui m'intéresse quand je vais au théâtre.

J'aime être transportée. par un texte, et surtout par des interprètes. De ce coté là, le contrat est pleinement rempli. **Frédéric Cherboeuf** est un Faust pétri de contradictions, revenu de tout, déçu par tous les enseignements, vivant comme un ermite, profondément déprimé malgré tous ses titres, attiré par la magie puisqu'il *ne craint ni l'enfer ni le diable* ... ce qui fait tout de même sacrément écho au comportement de certains de nos contemporains.

Vincent Berger est un Méphisto qui parfois laisse affleurer des bribes d'humanité qui le transfigure : il cesse alors de boiter. Et qui peut avoir aussi un coté Raminagrobis. Il n'exige pas de signature sur un pacte, ni à la plume ni au sang mais il obligera tout de même *à toper là* à la fin.

Marguerite (**Marie Kauffmann**) est cette jeune fille de 14 ans qui va ouvrir le coeur de Faust à une autre forme de connaissance que le savoir livresque.

Claude Bouillon n'abuse pas des technologies en vogue aujourd'hui en multipliant le recours à la vidéo (conçue par **Arthur Colignon**) mais il le fait avec mesure, avec de belles évocations, la course d'une meute de loups, un crâne qui tourne. Certaines références picturales frappent l'évidence. On pense à Vermeer quand Marthe (**Juliette Poissonnier**) étend des draps de soie vive.

Bien qu'il s'agisse d'une tragédie il a volontairement introduit des respirations humoristiques. Mais le drame est inévitable, Marguerite, enceinte, ne pourra garder cet enfant.

Il faut bien entendu saluer le travail de composition de **Baptiste Chabauty** et d'**Etienne Durot** qui se partagent six rôles secondaires tout autant indispensables que les principaux.

Cette "première" représentation parisienne a été l'occasion de l'annonce officielle du successeur de Philippe Adrien à la tête du Théâtre de la Tempête, sur proposition de celui qui en est l'âme. Ce sera **Clément Poirée** (à droite sur la photo) ... un habitué en quelque sorte quand on considère le nombre d'années passées auprès de Philippe Adrien. Un choix totalement plébiscité par tout le monde et qui réjouit Gilles Bouillon (à gauche ci-dessous)

Marie Claire Poirier

Urfaust de Goethe - Mise en scène Gilles Bouillon - Dramaturgie Bernard Pico - Scénographie Nathalie Holt

Avec Frédéric Cherboeuf, Vincent Berger, Marie Kauffmann, Juliette Poissonnier, Etienne Durot et Baptiste Chabauty - Produit par la Compagnie Gilles Bouillon en coréalisation avec la Scène Nationale d'Angoulême et le Théâtre de la Tempête Cartoucherie de Vincennes, route du Champ de Manoeuvre, 75012 Paris

Du mardi au samedi à 20h30, dimanche à 16h30, tél. : 01 43 28 3636, jusqu'au 5 février 2017

La photo qui n'est pas logotypée A bride abattue est d'Antonia Bozzi

Urfaust, de Goethe, mise en scène Gilles Bouillon

Urfaust (1775) de Goethe, pièce de jeunesse, forme originaire ou primitive de Faust I et de Faust II, est bien la version antérieure de l'œuvre majeure de toute une vie, une vision plus intense du drame mythique, selon le metteur en scène Gilles Bouillon.

Littérature populaire, théâtre de foire et fait divers – une jeune fille exécutée pour infanticide – inspirent le drame dans lequel Méphisto est un camarade de fête malin, et Faust un mauvais sujet libre et lucide qui s'égare en traquant « la vraie vie ».

Insatisfait et mélancolique, le héros romantique goethéen aimerait comprendre et dominer le monde, rêve de pouvoir et volonté de puissance que seul le sentiment fait plier vaec l'amour de Marguerite, précédant la violence sociale, la folie et le néant.

Aussi un Faust humain – « notre contemporain » – est-il dessiné : averti et distancié, observateur ironique et amusé parfois au-delà de la profonde douleur d'être né. Frédéric Cherboeuf interprète un Faust sensible, plein de souffrance et bravant les réalités. Quant à Méphisto, incarné avec gourmandise par Vincent Berger, il se régale de perversité acidulée – colère, rire, ricanement et cynisme complaisant.

Le drame repose sur le pathétique histoire de la paysanne Marguerite, belle et vertueuse, séduite par les riches présents de Méphisto et par le charme troublant de Heinrich Faust. Poursuivie par la fatalité, la jeune fille deviendra matricide et infanticide, tuant l'enfant mis au monde après avoir cédé au désir de son séducteur.

A travers la scénographie inventive de de Nathalie Holt, le public est invité à pénétrer dans la caverne sombre du génie en lutte avec le Créateur, qui s'en remet à la magie pour percer les énigmes de l'univers, entre mystère médiéval, théâtre baroque et modernité. Le spectateur conçoit aussitôt les vertiges dangereux et risqués de l'appétit de savoir et de pouvoir. Sur les parois intérieures de la caverne, courent des images blanches canines et mobiles, provoquant un trouble humain inquiétant.

Une galerie élevée se faufile au-dessus de la ronde de la scène – perdue dans l'ombre – laissant deviner la présence de Faust qui observe de haut le monde et les scènes réalistes du quotidien. Méphisto lui-même trône déguisé en dignitaire.

Portes et trappes sont inscrites dans les parois de la caverne, laissant survenir les personnages : l'étudiant, les buveurs populaires de taverne qui s'insultent à grand bruit avant la rencontre des deux acolytes qui les abusent de leurs tours de magie.

L'heure est à la féerie, et Méphisto commente volontiers les divers événements, semblant en imposer à son maître qui le laisser agir, tout en maîtrisant la situation.

Dans cet univers de noirceur nocturne et d'abîme, Marguerite apparaît comme la métaphore de la vie, rayonnante et pure, décidée et vive, fidèle à ses valeurs.

Or, elle finit par tomber dans la perte de soi en tombant dans les bras du bel amant.

Nulle issue pour la jeune femme pure que la société dégrade et détruit, ni pour son amoureux transi et peu sûr qui ne manifestera qu'une impuissance tragique.

Méphisto tire en apparence les épingles du jeu mais pour quel projet cohérent ?

Le monde indistinct et son chaos provoquent l'échec du désir d'ordonnancement.

Un conte profondément mélancolique, entre rires sarcastiques et vanité humaine.

Véronique Hotte

URFAUST

© Antonia Bozzi

Urfaust, aussi nommé « Faust originaire », serait une première version, sous forme de fragments du Faust qui verra le jour trente ans plus tard. Goethe, de toute façon, a été fasciné par cette légende qui l'occupa de nombreuses années. Ici, règne une grande liberté : l'aspect « pacte avec le diable », n'existe pas. Faust, savant qui a tout lu, tout étudié, tout retenu, mais en doutant… souhaite se tourner vers la magie. Invoqué, un diable surgit. Il va jouer le rôle d'inspirateur, voire de facilitateur dans la quête de Faust, tombé amoureux de la jeune Marguerite. Il faut voir comment elle est présentée, fille de la campagne, très réservée, pas du tout réceptive à la cour que peut lui faire Faust. Et elle est pauvre. « Dans cette pauvreté, que de plénitude ! » lance Faust. Donc, Méphisto et le savant copinent, l'un servant l'autre. Enfin Marguerite et Faust (Henri) se rapprochent. Tout cela finira très mal.

La liberté que s'octroie Goethe, elle est dans le contrepoint apporté par les jeunes soiffards, par le plaisir qu'il prend à faire disserter philosophiquement ses personnages, dans le traitement minimaliste qu'il fait de la captivité de Marguerite ou du meurtre qu' accomplit Faust. Cette liberté, cette inspiration enjouée, elle se retrouve dans la mise en scène, brillante et dans les décors qui se renouvellent. Un simple drap installe un lit, de gros tournesols piqués dans le sable, un jardin. Et les trappes et ouvertures par où passent les personnages, sont autant de surprises.

Le jeu des comédiens, souvent sur le fil, est bluffant : Marie Kauffmann est une Marguerite diaphane que menace la passion. Frédéric Cherboeuf joue Faust avec une sorte de dualité, celle du savant secoué par les sentiments, voire le désir. La palme revient à la composition efficace de Vincent Berger : il est un Faust jubilatoire, parfois claudiquant, parfois pas, multiple et railleur. Le tout donnant un spectacle fort et prenant à la fois.

Gérard Noël

"LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION" PASOLINI

La Terrasse

THÉÂTRE - ENTRETIEN

N°250 - 5 janvier 2017

Théâtre de la Tempête / de Goethe / mes Gilles Bouillon

URFAUST

Publié le 28 décembre 2016 - N° 250

Du *Faust* de Goethe, nous connaissons surtout le texte de 1808. Or deux autres pièces l'entourent : *Urfaust*, écrit en 1775, et le posthume *Faust 2* publié en 1833. Enthousiasmé par la traduction de Jean Lacoste et Jacques Le Rider (Bartillat, 2009), Gilles Bouillon met en scène la première.

Lorsque paraît sa traduction de Urfaust, Jean Lacoste qualifie ce texte de Goethe de « miracle ». Est-ce un terme que vous reprendriez à votre compte ?

Gilles Bouillon : Tout à fait, et cela d'abord du fait des circonstances de découverte de l'oeuvre, qui n'a été retrouvée que 30 ans après la mort de Goethe, en 1887. Lorsque celui-ci s'installe à Weimar en 1775 pour intégrer la cour du duc Charles Auguste, il confie le manuscrit d'Urfaust à Luise von Göchhausen, une jeune femme de la cour de la duchesse Anna Amalia, qui le recopie. C'est cette version qui est finalement retrouvée, après avoir été transmise de succession en succession. L'événement eût été mineur si le texte n'avait été qu'une esquisse du Faust que l'on connaît ; or il s'agit bien d'une œuvre à part entière.

En quoi cette pièce de jeunesse vous semble-t-elle plus proche des sensibilités contemporaines que celle de 1808 ?

G.B : L'écriture et la structure de Urfaust sont beaucoup plus hétérogènes et fragmentaires que celles des deux Faust ultérieurs. Son inachèvement même lui donne une force et une modernité qui m'ont beaucoup touché, et qui offrent une grande liberté de mise en scène. On retrouve bien sûr le désir de puissance et de connaissance du personnage éponyme, en qui je vois une sorte d'homme pré-nietzschéen très en phase avec notre époque.

« Une sorte d'homme pré-nietzschéen très en phase avec notre époque. »

Urfaust puise pourtant davantage dans les traditions du théâtre de foire que les deux autres Faust de Goethe.

G.B : Peut-être, mais il est aussi imprégné de motifs shakespeariens, qui en tant qu'inconditionnel de Shakespeare m'intéressent beaucoup. Grand apport de Goethe par rapport à la légende populaire, la tragédie de Marguerite, détruite par son amour pour Faust, est par exemple beaucoup plus développée dans Urfaust qu'ailleurs, ce qui donne à la pièce une dimension plus réaliste. Mephisto, avec qui Faust fait un pacte après avoir dilapidé toutes ses richesses, n'est d'ailleurs pas encore le diable mais un simple alter ego du héros.

La pièce est composée de 19 séquences. Comment avez-vous relevé le défi de cette fragmentation ?

G.B : Faust, une légende allemande (1926) de Murnau et le film d'Alexandre Sokourov sorti en 2011 ont nourri ma mise en scène et la scénographie conçue par Nathalie Holt, avec qui je travaille depuis de nombreuses années. Mais je n'ai pas voulu confier à la vidéo la place la plus importante dans les changements de tableaux qui rythment le spectacle. J'ai opté pour des signes simples suggérant le passage d'un lieu à l'autre, afin de garder la simplicité chère à Goethe.

Anaïs Heluin

Théâtral magazine.com

URFAUST - sans peur et sans accroche

Urfaust est un texte de jeunesse de Goethe qui est revenu sans cesse, jusqu'à la fin de sa vie, sur cette œuvre maîtresse où un savant pactise avec le diable. Gilles Bouillon n'est pas le premier à monter ce drame en 19 tableaux, mais la façon dont il s'y atèle nous ferait souhaiter que ce soit la dernière.

Ici, Faust ne pactise pas ouvertement avec le malin. Il le laisse entrer dans sa vie insidieusement. Après avoir tout étudié, tout lu, il ne lui reste que la magie pour assouvir sa soif de connaissance. Les deux hommes désormais liés s'embarquent alors dans une épopée vaguement malsaine qui s'achève par la chute d'une femme – symbole de l'innocence souillée.

Bouillon ne parvient pas à se tenir à un parti pris clair dans sa mise en scène. D'un côté, le diable n'a rien d'effrayant, Vincent Berger lui donne même des manières franchement drôles. D'un autre, la lumière et les effets sur le plateau tendent à donner à la pièce une apparence baroque légèrement magique.

Le talent des comédiens n'est pas ici à remettre en cause, l'ensemble de la distribution a par ailleurs montré à plusieurs reprises toute l'étendue de son talent. L'ennui semble surgir d'un texte aux tableaux interminables, il nous saisit et s'installe durablement, aussi vite qu'un diable sorti d'une boîte, la surprise en moins.

Hadrien Volle

Théâtre du blog

Urfaust, de Goethe, mise en scène Gilles Bouillon

Ces fragments-Gœthe lui-même donnait à cette pièce le titre de Faust des origines-sont, avant le Premier et le Second Faust, plus qu'une «géniale esquisse», comme le dira Bertolt Brecht, mais le dessin puissant, rapide et achevé de la légende de Faust, même s'il manque au récit, quelques charnières et prolongements.

En fait, on n'en n'a pas besoin, et tout y est : le savant philosophe et théologien qui a fait le tour des choses et des connaissances, sans trouver aucune réponse (et qui n'en donnera pas davantage à ses insupportables disciples!), un diable roublard et cynique, la pure et sensuelle Marguerite, et des seconds rôles qui ramènent à l'humain ce trio de principes. Dont l'un serait l'intelligence, et le second-le pire! le «principe de réalité», d'un cynisme très contemporain, du genre : «Je dis tout haut ce que vous pensez tout bas ». Très bas, en effet, et hélas, très drôle. Et enfin, l'Amour incarné, la transcendance qui condamne Marguerite en ce monde, et qui ne l'élèvera au ciel que dans le Second Faust. Ici, c'est une jeune villageoise séduite par un brillant intellectuel, lui-même subjugué par tant de fraîcheur, de droiture et de beauté. L'amour occupe tout le vide creusé dans son âme par la déception de l'intelligence. Tous deux prennent feu. Elle se consume, et cette «fille perdue », infanticide, est jetée en prison, et lui, se glace de semer, contre son gré, la mort autour de lui, et de ne plus pouvoir la sauver.

Tout cela, sans pacte ni besoin de vendre son âme. Ce qui est très contemporain : sans un Méphisto pour agiter les contradictions de la liberté, et du «tout, tout de suite». Le diable prend simplement ici la place du professeur blasé pour se faire vendeur de prestiges universitaires, en prélevant au passage sa dîme de persécutions sur les candidats : qu'ils payent, qu'ils souffrent, et qu'ils disent merci ! Ensuite, il va de soi que ce diable complaisant accompagnera Faust dans son retour au monde, en lui faisant cadeau de quelques trucs de magicien à exhiber dans les tavernes.

Le spectacle a toute la qualité de l'écriture, il va vite et droit, et campe à égalité dans les sphères de la philosophie et sur le terreau populaire. Il faut dire que l'attaque (comme on le dit en musique), de Frédéric Cherboeuf est parfaite, avec un verbe soutenu, clair sans emphase, qui donne forme à la pensée. Son jeu, sobre et fort, place la barre très haut, et la troupe relève le défi, y compris dans l'humour et le burlesque.
La Marthe de Juliette Poissonnier est dessinée avec autant d'économie que de justesse incisive, et d'humour, tout comme l'irrésistible diable (hélas ! C'est comme cela qu'il tend ses pièges) de Vincent Berger et les buveurs de la taverne (Baptiste Chabauty, Etienne Durot). Marie Kauffmann, en Marguerite, apporte encore une autre dimension : ici, on ne rit plus. « Nature », magnifique, idéalement destinée aux pièces de Paul Claudel, elle forcerait le respect s'il en était besoin.

Nathalie Holt a imaginé plus qu'un simple support ou un écrin, une arène de sable, hantée parfois de projections fantomatiques-les chiens du diable, dont on ne sait trop si on les a vus ou non-qui donne, par son économie, liberté et cohérence à la mise en scène. Les éléments, tombés du ciel ou portés par les acteurs, naïfs parfois comme des jouets, glissent, vivent d'une scène à l'autre dans un rêve ininterrompu, avec les métaphores cruelles qui s'imposent (la porte basse où doit ramper la malheureuse Marguerite…).

Bref, cet Urfaust, tout en rigueur et en liberté, délice d'intelligence qui vous réconcilie avec les histoires, légendes, récits directs sans failles et sans ironie, et au bout du compte, avec vous-même. Il faut voir ce spectacle juste et droit, qui réunit les plaisirs du cœur et de l'intelligence.

Christine Friedel

ATTITUDE LUXE

Urfaust, un amour sous les feux ardents du diable

Quand il écrit cette première version inachevée de *Faust*, Goethe, alors jeune poéte, y dépeint sans complaisance, avec un cynisme froid, lucide, l'humanité dans toute sa noirceur, toute sa crédulité face à un Méphisto diablement manipulateur. Si Gilles Bouillon nous perd dans des ellipses maladroites, les comédiens, tous excellents, nous emportent dans le tourbillon mortifère de cette fable sombre et radicale.

Tout est noir, les murs et le sable au sol, quand on pénètre dans l'antre de Faust (doux et ténébreux **Frédéric Cherboeuf**). Professeur à l'université, il y entasse vieux livres, objets étranges et crânes humains, comme autant de vanités venant flatter son égo. Homme de science, il théorise à tout-va sur l'existence ou non de dieu, sur la condition des hommes et sur la place de l'âme. Dans ses rêveries philosophiques, un étrange personnage, sorte de double burlesque de lui-même, un Méphisto (pantomimique **Vincent Berger**) tout en tromperie et diablerie, vient chatouiller ses envies de vivre libre sans entraves loin de son poussiéreux bureau.

Très vite entre les deux compères, un étonnant pacte est signé à l'insu du premier. Faust, ferré par l'envoyé du diable, peut tout exiger, tout demander à ce dernier. Il oublie que pour tout service, il y a un prix à payer, ici en l'occurrence son âme. Loin de ses certitudes et de son monde universitaire, Faust devient primesautier et s'amourache d'une jolie et bien sage donzelle, qui répond au doux nom de Marguerite (ardente **Marie Kauffmann**). Jeune fille douce et naïve, croyante, elle va se laisser berner par la passion amoureuse et tomber dans le terrible et mortel piège de Méphisto. Quand les deux amoureux comprendront qu'ils se sont fait abuser par le diable, il sera trop tard pour sauver leur vie, leur âme.

Traduite par **Jean Lacoste** et **Jacques Le rider**, l'œuvre de jeunesse de **Goethe** semble rajeunie et prendre vie sous nous yeux. Les mots sonnent plus contemporains et résonnent avec plus de justesse dans nos quotidiens affairés. Enchaînant à un rythme effréné les saynètes rapides au style direct et radical, cette version première de Faust n'a pas sa force métaphysique, mais est riche d'envolées poétiques qui fascinent et enchantent par leur puissance brute.

Loin d'en dénaturer la fraîche noirceur, **Gilles Bouillon** en souligne la beauté, l'élégance en prenant le parti d'un décor sobre et onirique, imaginé par la talentueuse **Nathalie Holt**, afin que seul le texte nous saisisse, nous transcende. C'est plutôt réussi aux détails prés des enchaînements. En jouant sur le côté fragmentaire et inachevé de l'œuvre, il nous perd d'une scène à l'autre, préférant les ellipses tarabiscotées à une lecture plus fluide et plus compréhensibles. Il laisse s'évader nos esprits vers d'autres lieux, d'autres contrées, que le jeu intense des comédiens rattrape heureusement au vol.

En effet, pour donner vie à cette fable noire, **Gilles Bouillon** s'est entouré d'une troupe au cordeau. **Frédéric Cherboeuf** est un fascinant Faust. Touchant, cynique, il est ce savant passionné étonnement immature. Vibrant, il brûle d'une flamme intérieure qui le dévore un peu plus à chaque instant et l'entraîne aux portes de l'enfer. **Vincent Berger** est un séduisant et clownesque Méphisto. Sensuel, charnel voire sexuel, il est tour à tour inquiétant, manipulateur et terriblement troublant. Drôle, amusant, il entraîne avec maestria ses victimes à perdre leurs âmes. **Marie Kauffmann** est une émouvante Marguerite. La voix tremblante, étonnement grave, le pas peu assuré, la tournure sobre et élégante, elle est cette jeune fille innocente et lumineuse emportée par les tourments mortifères de la passion. Poignante, elle nous entraîne dans son sillage, dans sa chute, bouleversante. Le reste de la distribution est au diapason, à noter la présence de **Juliette Poissonnier,** toujours aussi épatante.

Si parfois, on se perd dans la complexité de l'œuvre et dans des coupes singulières, même si on aurait aimé une pièce plus resserrée, plus lisible, on se laisse happer par ce conte philosophique d'une rare lucidité sur la nature humaine. Un spectacle à découvrir sans tarder !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

THÉATRE-SPECTACLES

Urfaust

Un spectacle complètement hors normes, profond, sombre et prenant

LU / VU PAR FRANÇOISE HAMEL

Publié le 28 jan . 2017

L'AUTEUR

Goethe (1749-1832) est LE grand poète allemand . Et son Faust, un « monument » national. Un mythe de conte populaire régulièrement relancé par l'opéra de Charles Gounod.

La jeunesse de tous les temps et de tous les pays, vibre, ou a vibré, à la lecture des romans de Goethe tels « Les souffrances du jeune Werther » et « Les affinités électives ».

THÈME

Urfaust est la matrice du fameux Faust, publié trente ans plus tard. Mais ce n'est pas un brouillon. Pour Brecht qui l'admirait, ces fragments n'avaient rien d'imparfait. Au contraire, il y voyait de la modernité.

Goethe part de la légende du Dr Faust, le savant manipulé par son âme damnée Méphisto, envoyé par le Diable. Mais l'auteur, libéré de toute pesante magie, s'inspire aussi d'un fait-divers d'infanticide.

POINTS FORTS

- Nous sommes dans l'atmosphère des premiers films de Bergman, en noir et gris. Étrangeté, hauteur de vues, rigueur, beauté sombre, la tonalité de ce spectacle est hors normes. Il ne ressemble à rien de ce que l'on peut voir. Même si nous ne sommes pas spécialement fascinés par ce mythe, nous avons le sentiment de vivre un moment de métaphysique et de profondeur.
- Décor magnifique et varié dans sa sobriété. Nathalie Holt passe des noirs aux gris, fait surgir les bleus et verts de la mer, un loup blanc toujours recommencé, des marguerites géantes ... C'est bien la rencontre de la lumière et de l'obscurité chères à Goethe dans son "Traité des couleurs".
- La superbe et rigoureuse mise en scène inspirée, de Gilles Bouillon et toute sa troupe d'une qualité rare, nous enchantent. L'interprète de Faust, m'a particulièrement saisie. Frédéric Cherboeuf, croisé chez Mesguich et ailleurs, a une élégance, une distance et une acuité incroyables. De la trempe des grands acteurs, comme on dit. Il est ce Faust savant et un peu immature, qui veut vivre un amour total avec Marguerite, se brûler dans le vaste monde, rajeunir par le danger... Méphisto, le cynique et méchant, a trouvé la bonne proie. Mais, ils deviendront le double l'un de l'autre.

POINTS FAIBLES

Aucun, tant la cohérence est constante dans ce spectacle sombre et prenant.

EN DEUX MOTS ...

Les derniers mots de Goethe avant de s'éteindre furent : "Plus de lumière!" . Il l'aurait trouvée ici dans les fenêtres picturales de ce décor.

UN EXTRAIT

La recherche du « ravissement éternel » .

RECOMMANDATION

En priorité ♥♥♥♥♥

du 11 janvier au 5 février 2017

Avant le Faust de Goethe que nous connaissons et qui a servi de support littéraire à de nombreux compositeurs comme Gounod, Berlioz, Busoni, Boïto, il existe un Urfaust datant de 1775 dont le manuscrit ne sera retrouvé que plus de cent ans plus tard en 1887.

URFAUST illustheatreGoethe dans cette première version de Faust s'y révèle radical, presque brutal et sa deuxième version que nous connaissons actuellement apparaît par comparaison comme atténuée. Dans cette première version de 1775, Faust engage avec ce suppôt du diable (Méphisto) surgi de nulle part un combat inégal face à une créature prête à user de tous les moyens les plus déloyaux pour s'emparer de son âme. C'est en effet par ruse et autres manœuvres infâmes que Méphisto va berner Faust en lui plaçant comme appât, l'innocente Marguerite, manipulée par ce démon, ravi de posséder ainsi une pauvre créature qui bien malgré elle fera chuter dans l'abîme sans fond de l'enfer, Faust. Marguerite, éprise de Faust va devenir une double criminelle en provoquant sans le vouloir le décès de sa mère et celui de son enfant dont le père n'est autre que Faust. Condamnée à mort, Marguerite git dans un sombre cachot et en proie à une sorte de folie elle ne reconnaît pas Faust qui vient avec l'aide de Méphisto la délivrer. Cette dernière scène, particulièrement dramatique, l'oppose violemment à Faust qui soudainement lui fait horreur car elle perçoit avec une terrible lucidité que celui qui est devenu l'ombre servile de Faust (Méphisto) n'est que l'émissaire du mal dans toute sa hideuse puissance. Elle préfère la mort à la liberté que lui offre Faust, désespéré par son refus de le suivre. La pièce (inachevée) se termine abruptement sur cette atroce confrontation ultime entre les deux amants mais nous laisse entrevoir que Marguerite sera sauvée des flammes de l'Enfer alors que Faust y sera précipité. La mise en scène de Gilles Bouillon est remarquable non seulement pour sa fidélité à ce texte initial de 1775 mais aussi pour la direction de ses acteurs qui incarnent à la perfection leurs personnages respectifs .Ainsi, le personnage de Faust joué par Frédéric Cherboeuf acquiert une réalité impressionnante, opposant sa lucidité au maléfique Méphisto incarné avec force par Vincent Berger qui donne à son personnage une dimension inquiétante. Mais il serait injuste de ne pas souligner la superbe performance d'actrice que réalise Marie Kauffmann incarnant avec justesse le rôle de Marguerite. Bref, tous les ingrédients nécessaires à la résurrection de cette première version de Faust de 1775 de Goethe sont présents dans cette mise en scène exemplaire de Gilles Bouillon, invitant ainsi les spectateurs à une redécouverte d'un texte mythique dont la descendance est multiple.

Texte de Michel Jakubowicz